

Nouvelles du temps présent

Archives de voisinage

Joaquin Scalbert

Mauvaises habitudes

*La seule façon de se débarrasser
d'une tentation, c'est d'y succomber.*

Oscar Wilde

On me disait à Dijon : Tu es un garnement, tu voles les billes des copains. Tu bois de la bière et tu fumes, à ton âge, c'est une honte. Reprends-toi. Plus tard à Paris, on m'a traité de voyou : « Jeune homme, les addictions, ça se soigne. Vous êtes sur la mauvaise pente. Faites un effort. » J'ai traversé l'Atlantique, je me suis installé à Richmond, Virginie. Tout un symbole. J'ai été naturalisé. Américain, une nouvelle vie. Un avenir, enfin. De nouvelles tentations. La coke, je suis tombé dedans. Des conneries graves. Très graves. J'ai voulu m'en sortir. J'ai tenté d'arrêter, mais quoi ? Par où commencer ? Trop tard sans doute. Accro à tout. Les conseils, ça ne sert pas beaucoup à un gars comme moi. Alors, le résultat : je bois moins depuis quelques mois et aujourd'hui, c'est un putain de jour, car c'est la dernière cigarette.

C'est celle qui compte. Les autres n'avaient été que découverte, transgression, habitude, répétition d'un geste

stéréotypé. L'une ressemblait à l'autre, les unes étaient si semblables aux autres. Le goût était le même et encore, quel en était réellement le goût, quand j'y pense.

Peut-être, la première de la journée était-elle plus singulière, car elle était le signe du réveil. Elle était attendue, désirée comme une renaissance, comme une fenêtre qu'on ouvre sur la journée.

Mais aucune n'a été aussi importante que cette dernière cigarette. Elle est pour moi la vie. Toute la vie. Les volutes de fumée sont comme des souffles que je voudrais retenir à l'infini. Je la goûte, je la déguste avec volupté. Je le fais en silence. J'inspire, j'expire par la bouche, par le nez. J'en savoure le parfum sur la langue, je me brûle la gorge ; je veux retrouver toutes les sensations que j'ai connues, réunies dans cette clope. Elle m'évoque les nuits glorieuses, les petits matins tristes, les journées lumineuses. Je savoure ce condensé de vie et je le saisis comme une tranche d'éternité. C'est un geste divin.

C'est un rite que je partage avec tous ceux qui ont fumé leur dernière cigarette. Ce mégot me paraît plus court que tous ceux que j'ai posés sur ma lèvre. Je remplis autant que je peux mes poumons de ce tabac qui ne me tuera pas. Encore une taffe, la dernière. Les yeux me piquent, ce n'est pas l'émotion, c'est la fumée. Elle me rapproche de tous les hommes, ceux qui sont bien vivants et ceux qui vont continuer à fumer ou tout simplement à vivre, sans moi. Ceux qui me regarderont tout à l'heure derrière la vitre, quand je serai assis sur cette foutue chaise électrique.

Tony et la bête noire

*Je ramène les chiens à ma première voie,
Qui vont, en me donnant une excessive joie.*

Les Fâcheux, Molière

Tony jucha ses cent kilos sur le tabouret, disposé devant l'âtre. En s'appuyant d'une main sur le linteau de la cheminée, il saisit de l'autre le trophée d'un cerf dix-cors accroché au milieu de la hotte. Le colosse descendit de ce promontoire avec une délicatesse et une légèreté étonnantes pour déposer, sur la grande table, ce vestige d'un long passé de chasseur. En deux ou trois gestes souples et précis, il le remplaça à la place d'honneur par une magnifique tête de sanglier.

Tony était un bûcheron, un de ces hommes des bois tels qu'on les imagine. Taille peu commune, force incroyable, habileté inégalable au travail comme à la chasse. Une grosse barbe blonde cachait son visage à peine marqué par la quarantaine, tout de sincérité et de droiture, d'où perçait un regard bleu intense. Chacun à Milly aurait voulu être son ami. Élodie, sa compagne depuis trois ans, était bien différente ; petite, svelte, sans cesse en mouvement, habillée et maquillée comme à la ville. Vendeuse chez

Darty, elle tenait probablement de son métier le goût du bavardage, aguichait sans le vouloir nombre des nemrods qui se retrouvaient chez Tony pour commenter la journée après chaque partie de chasse. On parlait des animaux au tableau, on remettait en cause les tactiques utilisées pour les traques, on comparait les prouesses des meilleurs tireurs, on évaluait la performance des armes. Bref, les récits allaient bon train parmi les passionnés de gros gibier : Dimitri, Alain, Abel, Kevin, Jean-Claude, Martin et quelques autres moins assidus, qui tous maîtrisaient le rituel des nombreux verres : les premiers pour réchauffer, les suivants pour désaltérer, les derniers pour arroser les animaux tirés. Depuis l'arrivée d'Élodie, l'équipe interpellait Tony, adossé selon son habitude à la cheminée, en dessous du dix-cors.

– Hé Tony, il est beau ton dix-cors, lança Dimitri.

– Sacrés bois, compléta Alain.

– Oh, moi je connais un animal qui en a sûrement des plus grands encore, affirma Abel en faisant le geste de se coiffer de cors ou de cornes.

– Sûr que si ça continue, il passera pas bientôt par la porte de ta grange, insinua lourdement Kevin.

Et tous de s'esclaffer, de donner du coude.

Restant néanmoins imperturbable, comme si ces propos grivois ne lui étaient pas destinés, Tony arborait un sourire de connivence, laissant supposer qu'il ne remarquait aucun des coups d'œil adressés par Jean-Claude ou Martin à Élodie qui participait à la gaîté générale remplissant les verres dès qu'ils étaient vides.

Le maître de maison n'était pas dupe. Il suivait ses camarades du regard et de l'oreille quand le petit groupe rejoignait les véhicules dans la grande cour.

Il avait parfois surpris des commentaires salaces sur Élodie qui pour certains représentait une pièce de choix. Les remarques machistes allaient bon train sur sa coiffure, ses ongles manucurés, ses jupes si moulantes, ses chemisiers transparents. Il avait cru entendre Jean-Claude confier à Martin qu'il aimerait bien savoir si un piercing décorait le nombril de la jeune femme. Tony aimait cette citadine qui n'avait pas hésité à venir habiter en pleine campagne et il lui faisait confiance, tout simplement. Ce n'était pas cet envieux de Jean-Claude ou ce prétentieux de Martin, à qui on prêtait des conquêtes faciles pendant ses tournées de commercial, qui allaient le faire douter.

– Ah ça, certainement pas, se rassura-t-il.

Pourtant il y a deux mois, un matin brouillardieux de Toussaint, Dimitri était parti faire le pied avec son limier, la vieille chienne Astora, tout autour du bois des Grandes Combes cherchant la remise d'une ou de plusieurs bêtes. Cette forêt dense et touffue, avec des points d'eau nombreux, avait toujours été riche en sangliers. En revenant à neuf heures prendre le café, Dimitri annonça fièrement avoir relevé des traces et des laissées nombreuses laissant présager une compagnie composée de plusieurs laies, marcassins et bêtes rousses. Gardant le meilleur pour la fin de son rapport, il déclara :

– Mes amis, j'ai surtout trouvé la voie d'un solitaire dont les pieds antérieurs sont arrondis, les pinces bien usées et rondes, le talon plat et large. Je dirais qu'il doit peser pas loin de cent-quarante kilos.

Un silence se fit et tous se tournèrent vers Jean-Claude. Celui-ci, en tant que président de la chasse, siffla, jura et se frotta les mains, de satisfaction. Il décida sans tarder de

poursuivre en battue cet animal exceptionnel. Après avoir rappelé les consignes de sécurité et en particulier l'obligation de faire des tirs fichants et uniquement au débouché, c'est-à-dire quand l'animal quitterait la traque boisée pour s'échapper dans la plaine, Jean-Claude détailla les sonneries de trompe. Il constata enfin que chacun avait son permis de chasser et vérifia que le territoire était connu de tous. Chaque membre de l'équipe se vit assigner un poste précis sur trois côtés du bois. Des chasseurs à poste fixe sur une ligne, d'autres composant les ailes marchantes pour remonter vers les tireurs immobiles et enfin, une ligne de rabatteurs qui avait été renforcée par quelques amis et parents qui marcheraient vers la ligne fixe. Abel signala le départ d'un long coup de trompe donnant ainsi l'autorisation de tirer. Une vingtaine de chiens courants, principalement des griffons nivernais ne craignant pas les ronces et des Bruno du Jura à la voix forte et profonde fut descendue des remorques et lancée sur la voie de la bête noire. La meute suivie des piqueux et des rabatteurs s'engouffra dans la futaie sur la piste rentrante. Dans l'excitation générale, l'absence de Martin fut à peine remarquée. Il avait vu la veille le président, prétexté une blessure à la main qui l'empêcherait de tirer à la carabine et entraînerait sa défection pour le lendemain.

Un chien donna de la voix, puis un deuxième, bientôt rejoints par le reste de la meute, tous firent résonner la forêt d'un tumulte joyeux et acharné. Le vieux solitaire fut aperçu à plusieurs reprises se faufilant silencieusement sans pouvoir être tiré, tous ceux qui le virent frissonnèrent du désir de pouvoir l'abattre d'un coup de carabine bien placé.

Intelligent, il tenta à plusieurs reprises de « faire le change », rusant en menant les chiens vers la horde conduite

par les laies repérées le matin. Les piqueux remirent les chiens sur la piste du solitaire. L'un d'eux, plus hardi et plus rapide, rattrapa le cochon ; celui-ci tint le ferme et après avoir claqué des mâchoires, le chargea, donnant un coup de boutoir. Le chien blessé avait terminé sa chasse. Après un beau rapproché et une menée vive, le reste de la meute semblait le tenir aux abois. Soudain, la bête noire quitta l'enceinte de la traque ; deux coups de feu puissants, prolongés par l'écho, retentirent à son passage ; deux tireurs, pourtant tout près d'une coulée¹, l'avaient manquée. Le fuyard, dévalant un fossé et franchissant un muret avec une agilité étonnante, disparut de la vue des chasseurs. Quatre coups de trompe suivis d'un coup plus long les avertirent que le gibier noir avait déjoué leurs manœuvres. Grâce aux renseignements parvenus par téléphones portables, ceux-ci purent, passé ce moment de surprise, se regrouper et se redéployer. Les chiens avaient été presque tous récupérés et chargés dans leurs remorques. Enfin, le solitaire fut localisé, remontant vers Milly, risquant à tout moment de traverser la nationale. La circulation rendait impossible de mettre la meute derrière lui. Les chasseurs le suivaient à distance. Certains pensèrent couper sa trajectoire pour l'empêcher de s'approcher du village. Il était presque midi et le marché où se pressait une foule considérable touchait à sa fin. Ils arrêtaient les 4 x 4 dans un chemin de terre et se répartirent en une nouvelle ligne de tir. La bête noire, les écouteuses² dressées, s'arrêta net, et éventant le dispositif, fit brusquement demi-tour pour s'engouffrer avec une vitesse surprenante dans la cour de la ferme de Martin toute proche. L'heure était grave, les chasseurs étant souvent critiqués pour leur

1 Coulée : passage formé par les allées et venues de l'animal.

2 Oreilles du sanglier.

manque d'égards pour les promeneurs et de respect envers les animaux. Il fallait en finir proprement avec ce sanglier qu'on entendait souffler. Il fut donc décidé de le tuer dès que possible, avant qu'il ne s'enfuie Dieu sait où. Jean-Claude appela Tony :

– Viens vite, tu es le meilleur tireur d'entre nous, il faut éliminer le cochon tout de suite ; il nous en a fait déjà trop voir.

Tony ne se fit pas prier. Comme à son habitude, il fit les choses calmement. Tenant sa carabine express ccs25 Browning à la main, il s'approcha posément de la cour. Lorsqu'il fut près d'épauler, la porte de la maison s'ouvrit et Martin apparut en caleçon et en tee-shirt sur le seuil, jetant un regard étonné sur cette agitation. Instinctivement et maître de lui, Tony tourna la carabine dans sa direction, le visant ostensiblement. Martin blêmit et rentra, fermant précipitamment le battant. Tony remit en joue son arme et tua net le solitaire. Les chasseurs, surgis de toutes parts, l'entourèrent et le félicitèrent. Martin, habillé, se joignit au groupe, sans mot dire.

Jean-Claude eut l'impression qu'une jeune femme avait sauté par l'une des fenêtres de derrière et s'était enfuie à grands pas dans la campagne.

Le solitaire procura ce qu'il fallait pour le repas annuel de la gruote³, le trophée revint à Tony et la chasse reprit son cours, ponctuée de ses fameuses réunions de fin de journée.

La hure de sanglier avait pris la place du trophée de cerf. Le maître des lieux se tenait comme à l'habitude dos à la cheminée, écoutant pensivement les allusions avinées de ses compagnons. Élodie, à ses côtés, surveillait les verres vides.

– Hé Tony, tu l'as bien eu ce cochon !

³ Gruote : Repas au cours duquel on mange tous les abats du sanglier.

- Un cochon, une balle, c'est bien toi ça !
 - Sacré cochon, il est pas près de t'emmerder, hein, Tony ?
- Et Tony souriait en regardant Martin baisser la tête.

Une aventure bucolique

*Toutes les parties de campagne
finissent par des démangeaisons.*

Paul Valéry

– Du bon air et la liberté, voilà ce qu’il nous fallait, s’écria enthousiaste Nathalie serrant le brave Gilles dans ses bras.

Cette déclaration, un peu imprudente le premier jour de leur installation à Chatelet-le-Vieux, correspondait au caractère foncièrement positif et passionné de la citadine.

Tout avait commencé pour les deux futurs retraités par une lumineuse matinée de printemps. Venant de Paris pour un week-end en chambre d’hôtes et épris d’antiquailleries, ils s’étaient laissé recommander la fameuse brocante du village voisin.

– Vous allez adorer chiner dans ce vide-greniers qui attire des exposants particuliers comme des professionnels. Le cadre est enchanteur, leur avait déclaré la propriétaire du joli manoir qui les abritait pour leur séjour bourguignon.

La promesse était tenue. Le couple avait découvert dans un village médiéval perché à près de six cents mètres d’altitude, des rues étroites bordées de maisons anciennes

renovées dans un grand respect architectural. Le château et le châtelet⁴ qui avait donné son nom au petit bourg dominaient les ruelles sans les écraser. Le charme des pierres dorées opérait malgré la foule qui se pressait nombreuse. Comme un enfant dans un parc d'attractions, Nathalie tirait la manche de son mari.

– As-tu vu la fenêtre à meneau ? Oh, qu'elle est amusante, cette gargouille ! C'est rare un porche aussi travaillé... et la tourelle. As-tu remarqué la tourelle ? Treizième, non quatorzième.

Gilles n'avait pas suivi, comme son épouse, les cours du Louvre et, en tant qu'ingénieur, était particulièrement sensible à la qualité de la restauration des bâtiments et aux matériaux qu'il supposait avoir été utilisés.

Leur curiosité d'amoureux de l'ancien et de l'authentique était comblée. Aussi, quand relevant les yeux d'un stand de vieille faïence, ils virent sur l'écriteau, accroché derrière la vieille dame qui les renseignait, *Maison à vendre*, leur cœur s'arrêta à l'unisson.

– Cette maison est à vous ? s'empressa de demander Nathalie.

– Oui, tout à fait. Mais je la vends, car je vais me rapprocher de mes enfants qui sont installés dans le Midi, répondit avec un large sourire la propriétaire, encore bien vaillante.

– Pouvons-nous la visiter ? continua l'amatrice de vieilles pierres.

C'était une maison Renaissance avec un escalier en colimaçon desservant trois niveaux, la porte d'entrée donnait sur la rue, après avoir traversé des pièces en enfilade, on accédait par une autre porte à un jardinet en

4 Châtelet : Bâtiment d'entrée d'un château.

terrasses dominant la vallée. La vue était grandiose. Il y avait une petite pelouse, un coin potager et trois arbres fruitiers. Nathalie s'imaginait déjà dans la maison. Sa moitié se laissa convaincre qu'il s'agissait de l'endroit idéal pour y finir leurs jours. Une négociation fut entamée le week-end suivant. De ravissants meubles étaient cédés, leur permettant de compléter ceux qu'ils apporteraient de Paris. Une affaire rondement menée à tout juste un an de leur retraite. Ils purent vendre leur appartement parisien dans de bonnes conditions. Cela permit, outre l'achat de leur nouveau nid, d'acquérir un studio pour leurs futures, mais certainement rares visites dans la capitale.

Le déménagement des citadins eut lieu à la fin de l'hiver. Ce qui leur permit de prendre conscience qu'il fallait remplacer les huit poêles à bois par un chauffage central rendu indispensable pour éviter une fastidieuse manutention dont ils n'avaient pas pris conscience immédiatement. La délicate et pittoresque odeur de bois disparaissait au profit d'un confort accru.

Anselme Martinot, un vieux cheminot à la retraite, était leur voisin immédiat.

– Il sera votre ange gardien avait été la dernière instruction de l'ancienne propriétaire.

Tôt levé, il exerçait une muette surveillance depuis son propre jardin légèrement en surplomb. Observant les insolites activités des nouveaux occupants. Ceux-ci se félicitaient d'échapper enfin aux relations si couramment anonymes des grandes cités.

Ils aimaient le salut matinal d'Anselme plein de bienveillance :

– Alors, les Parisiens, déjà levés ?

Le natif du village, souriant derrière ses grosses

moustaches et plissant les yeux sous sa vieille casquette à carreaux, participait au cadre champêtre dont ils avaient toujours rêvé. C'est, en tout cas, ce qu'ils se disaient quand il les faisait sursauter de sa voix forte et rauque.

Gilles était à son affaire. Il avait installé un atelier dans le garage sous la terrasse. L'abri accueillit rapidement une deuxième voiture, rendue indispensable par la distance des vingt kilomètres les séparant du plus proche magasin d'alimentation. L'ingénieur était équipé pour faire face aux plus mauvaises surprises. Fort de son savoir-faire, il attendait l'incident technique comme un militaire, la charge de l'ennemi. Il avait fallu changer le compteur électrique dont la puissance électrique avait montré ses limites devant les sollicitations d'un équipement électroménager ultramoderne. La plomberie n'avait pas tardé à réclamer une rénovation pour faire face à des demandes inusitées dans cette demeure. La gazinière à butane dernier vestige de l'ancienne cuisine disparut à la deuxième rotation des vingt-trois kilos de bouteille de gaz dans l'escalier en colimaçon. Anselme montrait beaucoup de compassion devant ces frais imparfaitement prévus :

– C'est des investissements pour plusieurs générations, admira-t-il, à l'affût de chacune des livraisons d'un nouveau matériel.

Une imperceptible ironie pointait derrière les volutes de fumée dégagées par des cigarettes lentement roulées à la main.

Nathalie sentait que sa vraie personnalité allait enfin se révéler dans le jardinage. Le printemps l'attendait. Elle était prête avec ses outils sortant de chez *Botanic*. Ils étaient rutilants et les quelques cals de ses mains témoignèrent de l'usage intensif qu'elle en fit.

La jardinière hésitait à solliciter les conseils d'Anselme après la triste expérience des pièges à souris. C'était à la suite d'une inamicale invasion de rongeurs due à un malencontreux stockage de produits alimentaires. Nathalie s'était résolue à ce qu'il dispose des pièges imparables. Quelle ne fut pas la panique de cette âme sensible, quand elle eut à subir les cris aigus et déchirants des petites bêtes collées aux pièges à glu !

Elle planta elle-même ses laitues dont peu échappèrent aux escargots et aux limaces. Les survivantes arrivèrent toutes à maturité au même moment, ne laissant que peu de jours pour une dégustation avant de monter en graine. Les tomates installées dans un endroit sec et à l'abri du soleil refusèrent de se développer. Le cerisier, faute d'un filet protecteur, fit le festin en une seule journée d'un vol d'étourneaux. Anselme ne se priva pas de lui faire comprendre que ses conseils lui auraient évité ces désagréments.

La maraîchère débutante, mais orgueilleuse, persista avec une plantation trop profonde des haricots. L'affirmation sentencieuse d'Anselme l'écrasa :

– Ceux-là ne verront ni soleil, ni assiette !

Il avait raison.

Persévérante, elle s'occupa du jardin pendant les rares heures d'absence du vieux pendard. C'est ainsi qu'un jour de juillet en plein midi, sa pelouse fut arrosée d'un geste fatal qui grilla le gazon pour le reste de l'été.

Malgré ces petits agacements, les deux Parisiens avaient la fierté de recevoir leurs amis dans ce village historique. Bien sûr, les touristes devenant de plus en plus nombreux avec les beaux jours, il n'était plus question de se promener dans les jolies ruelles encombrées. Bien sûr, Gilles avait pris plaisir à faire fonctionner son barbecue dernier cri,

mais les merguez hebdomadaires, tout comme l'entrecôte dominicale, devenaient indigestes.

Il fallait ajouter que la pelouse, déjà bien abîmée, avait été piétinée par les convives enivrés par le splendide panorama et par les verres de Pinot noir⁵. Son remplacement par une coûteuse terrasse en dur avait été rendu nécessaire.

Après quelques journées passées enfermés à cause d'un nid de frelons que les pompiers avaient fini par neutraliser, Gilles et Nathalie avaient vu l'automne arriver avec un certain soulagement. Ils imaginaient que famille et amis allaient venir moins fréquemment, Paris étant à trois heures de route. En fait, plus personne ne venait :

– C'est vraiment merveilleux chez vous, avaient-ils déclaré.

– Nous reviendrons au printemps, avaient-ils ajouté.

La maison était déserte. Le village aussi.

Nos retraités dynamiques en profitèrent pour organiser leurs activités locales.

– Nous allons enfin penser à nous, se dirent-ils, complices.

La salle de sport à vingt kilomètres. Les concerts et le cinéma à cinquante. Bientôt, le verglas et la neige atténuèrent leurs ardeurs sportives et culturelles. Ils passaient des semaines entières au coin du feu. Apprenant silencieux à se découvrir. Ils s'aperçurent sans oser se l'avouer que leurs longues années de vie professionnelle leur avaient fait ignorer leurs évolutions respectives, alors qu'ils avaient vécu ensemble et élevé leurs enfants. Cette nouvelle cohabitation, sous l'œil d'Anselme droit et fier sous les intempéries, devenait pesante.

⁵ Cépage bourguignon.

Au printemps suivant, ils installèrent un stand devant leur porte à l'occasion de la fameuse brocante annuelle. Un couple d'une petite soixantaine se présenta pour négocier de vieux moulins à café dégotés dans le grenier. La femme demanda en souriant :

– Est-ce que vous connaissez une jolie maison à vendre dans ce village ?

– Oui, nous en connaissons une ! répondirent-ils en chœur.

